

La mort à Naples

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 35

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

reur appelle « un mauvais moment. » Et comme pour me consoler de mes misères je demandai au célèbre tireur bâlois : — Avez-vous quelquefois des jours mauvais, dans votre tir, de ces moments où l'on ne peut rien faire, où rien ne réussit ?

— Voilà, me répondit-il en souriant malicieusement, il y a des jours où je suis moins bien disposé que d'autres, mais les cas sont très rares ; je suis ordinairement bien disposé.

Je m'inclinai sans répondre, en me promettant bien de ne plus parler de mes misères à M. Knuty.

Il est en effet toujours très calme, bien disposé et met tous ses soins à se conserver dans cet état.

L'autre jour, à dîner, il s'appliquait à faire tenir en équilibre, sur le bout du pouce, un verre de vin rouge rempli jusqu'au bord, afin de voir s'il pouvait reprendre sa besogne avec assurance. Et chacun de l'imiter, moi le premier. Mon voisin en pâtit largement, car je renversai sur son pantalon blanc un grand verre de vin rouge.

Alors je vis rire Knuty de bon cœur ; c'était la première fois depuis son arrivée. L. M.

Les poésies de François Coppée ont obtenu jusqu'ici un très grand succès. Sa *Grève des forgerons*, par exemple, l'a rendu très populaire en France. Il y a dans toutes ses pages beaucoup de naturel, une abondance d'idées et d'images remarquable, des tableaux de mœurs fidèlement rendus, sans recherche et sans emphase. C'est une vraie causerie qui plaît, qui va droit au cœur et nous raconte les choses comme on les a vues, comme on les a senties dans la nature ou dans la vie. Nous nous permettons de lui emprunter le morceau suivant, qui sera lu avec beaucoup de plaisir par tous ceux qui connaissent nos mœurs champêtres et qui ont vu pendant les beaux jours d'été, assis près de la maison, ces bonnes vieilles gens, ces aïeuls que M. Coppée nous dépeint avec une si grande délicatesse de sentiment et de poésie.

Les aïeules.

A la fin de juillet les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain nuage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson et bientôt la vendange ;
On aiguisé les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans dès l'aube rassemblés,
Joyeux vont à la fête opulente des blés.
Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur le bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Heureuses ; sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et rustique sourire
Au clair soleil qui dore au loin le vieux clocher
Et murit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah ! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles !
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort, et, quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
On vous laisse ; et pourtant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.
Elles aimaient naguère à bercer les enfants.
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont pas besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.
Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile ;
Car de ces mêmes mains que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,
Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules.
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé
Où vont jouer les blonds enfants après l'école,
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien ;
Et maintenant à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de seraine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout et qui est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leur quatre-vingts ans
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.

François COPPÉE.

La mort à Naples.

L'homme est fait pour jouir ; voilà ce que dit le paganisme ; il suffit de visiter Pompeï sortant des cendres qui l'ont ensevelie, pour en avoir le sentiment. Ces charmantes maisons, ces gracieuses peintures, ces décorations aux couleurs vives, ces bains de marbre, ces amphithéâtres, cette profusion d'ob-

jets d'art d'un goût exquis, cette recherche artistique qui se montre jusque dans le poids de la balance du marchand d'huile, nous disent quelle était, il y a dix-huit siècles, la préoccupation de l'homme au pied de ce Vésuve qui devait l'engloutir. Les autels des faux dieux se sont écroulés, mais le paganisme est encore de fait la religion qui fleurit aujourd'hui en Campanie. Le plaisir facile, léger, voluptueux, telle est l'aspiration suprême du peuple napolitain, de ce peuple, qui a inventé les farces atellanes et qui a conservé Polichinelle. Aussi l'idée de la mort lui est-elle profondément antipathique. Ce n'est pas que le cœur fasse ici défaut : tant qu'un malade peut être soulagé, il reçoit les soins les plus empressés, mais quand le rci des épouvantements s'approche, la désertion se fait. Les parents s'empressent de quitter l'appartement, et le moribond rend le dernier soupir, seul avec quelque vieux serviteur ou avec un prêtre qui récite des prières.

Une personne de ma connaissance était allée visiter un ami mourant; une sœur de charité veillait près du lit, la famille avait disparu. Le malade était entré dans le combat où la mort reste victorieuse; ses yeux étaient fermés; ses mains pliaient et repliaient le drap qui le couvrait. Le visiteur s'approche et appelle d'une voix forte le mourant qui ouvre les yeux, le reconnaît, lui sourit et jette un regard désolé autour de lui, pour entrer bientôt dans les convulsions de l'agonie.

On raconte sur ce sujet un fait touchant qui devrait faire cesser ce déplorable abandon. Il y a quelques mois, la fille d'un noble napolitain mourait d'une maladie de langueur : la faiblesse allait croissant, et le père de la jeune fille, qui était resté de longues heures auprès de ce lit de mort, se disposait à le quitter, lorsque la mourante, l'entendant se lever, le regarda et lui dit, les larmes aux yeux : « Je vois bien que tout est fini, puisque vous me laissez... » Ce reproche alla au cœur du père, qui s'assit de nouveau, prit la main de son enfant et ne la quitta que lorsque tout fut achevé. Un tel fait est des plus rares ici; j'ai même entendu un Napolitain m'exprimer son indignation de ce que je n'avais pas empêché un membre de mon église d'accompagner le corps de son enfant au lieu de son repos.

Pour les très pauvres gens, qui couchent quelquefois jusqu'à dix dans la même chambre, le déplacement est impossible; ils restent auprès du mort et ils expriment leur douleur avec une véhémence qui n'a d'égale que son peu de durée. Les amis, du reste, feront tout leur possible pour qu'il en soit ainsi. Quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ils vous conseilleront un divertissement, un changement d'air; ils éviteront toute allusion un peu prolongée à l'affliction qu'ils veulent soulager, et votre servante vous dira tout crûment : « Bonne santé à ceux qui restent. » (*Revue chrétienne.*)

L'incourâ et la colomba.

On brâvo incurâ d'onna perrotse dé montagne, né savai pas coumin féré por atteri lé dzin âo predzo. L'avai biô lau deré dai ball' et bouné tsouésé, lau

promettré lo bouneu po l'autro mondo, rin ne lai fasai.

Lé z'hommo amâvont mî allâ golliassi à ti les bo-tiets d'ingrebliâo, et lé fenné, n'avion lo tin, la demindze matin, que dé taboussi et sé délavâ sin vergogne ni pedi.

— Que faut-te féré? dese l'incourâ à sa servinte.

— Vo faut féré on meracllio, mousu l'incourâ, lai fe la villia Glodine, sin cin no sarin binstouâ ti damnâ!

— On meracllio! on meracllio! lé bin aisé à deré, mâ coumin s'in prindré?

Toparai, cin trecassivé noutre n'hommo, qu'avai bin envia dé trovâ ôquié po segotta on bocon ti clliaux indroumaî. Lâi pinsavé dé dzo et dé nè, se bin qu'onna vèpra qué l'étaî din son courti, à force de sé grattâ la boula, trauve se n'affère.

La demindze d'après, quand l'a z'u fini son prôno, dese dincé à clliaux que l'ai iront :

« Se vo z'été très-ti bin sadzo, qu'on vayé lé z'hommo mè à la messa qu'âo cabaret, et que lé fenné clousont leu mor, din trai senanné, du vouâi, fari déchindré su lo troupe lo Saint-Esprit din lo côô d'onna colomba. »

Trai senanné sé passont.

Pindin cè tin, l'incourâ avai éduquâ n'a petita colombetta, se bin que veniaî medzi dai mitté dé pan din sé z'orolliés.

Adon, po féré lo meracllio, s'étaî arrandzi avoué lo seniâo.

L'incourâ dévessai deré âo preszo trai iadzo : *Saint-Esprit déchint*, et lo traisièmo iadzo lo seniâo devessai latsi l'osé, — bliian coumin la naî, — qu'audré suramin s'aguelli su lé z'épaules dé l'incourâ et farai état de lai parlâ à l'orollie.

To cin, vo vaidé, étaî préparâ coumin on papai dé musiqua, et la demindze de cè biô djù, tsacon étaî venu po verré lo meracllio, et l'église étaî plliâina qu'on âo.

A bon momint, l'incourâ dese à plliâina gordze : *St-Esprit déchint! St-Esprit déchint! St-Esprit déchint!*

On arai ohîu volâ onna motze, mâ diabe la colomba que veniaî....

St-Esprit déchint! que réfâ l'incourâ, in sé ve-rint vai lo carro io lo seniâo étaî catsi.....

— Oh! monsu l'incourâ, lai crié stice, tot est fotu, lo petou l'a praissa!!! L. C.

Les bandits du Rhin.

IV

La bande de MERSEN procédaît dans ses opérations avec tant de calme, de sang-froid et de dextérité, qu'on les attribuait généralement à la sorcellerie; mais lorsque l'esprit malin était appréhendé au corps par les autorités habituées à traiter ses pareils avec aussi peu de cérémonie, il se trouvait que l'esprit était un démon en chair et en os, c'est-à-dire Jean Bosbeck, frère de François dit *Jehu*, celui dont nous venons de parler. Nous pourrions décrire, pour l'amusement du lecteur, une foule d'atrocités commises par ce monstre; mais nous aimons mieux rapporter, pour la rareté du fait, un exemple de sa générosité, d'autant plus qu'il se lie à un admirable trait d'héroïsme d'un ministre luthérien.

Les bandits étaient arrivés au bourg de Mulheim sur le Ruhr, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt; ils s'étaient